

FLYNN THORN

LES PORTEURS  
DE SCRIBURES

ÉDITIONS MAÏA

Découvrez notre catalogue sur :

<https://editions-maia.com>

Un grand merci à tous les participants de *simply-crowd.com* qui ont permis à ce livre de voir le jour :

XXXX

XXXX

© Éditions Maïa

*Nos livres sont éthiques et durables : économes en papier et en encre, ils sont conçus et imprimés en France.*

*Tous droits de traduction, de reproduction ou d'adaptation interdits pour tous pays.*

ISBN 978-2-38441-084-2

Dépôt légal : juillet 2022

## **Orphée**

*Admirez le pouvoir insigne*

*Et la noblesse de la ligne :*

*Elle est la voix que la lumière fit entendre*

*Et dont parle Hermès Trismégiste en son Pimandre.*

Guillaume Apollinaire, *Le bestiaire ou cortège d'Orphée*



# I AUX ORIGINES

## 1 La grande bataille

Il fallait en finir avec la terreur des vandorins, le roi Piwarg se l'était promis. Aujourd'hui, c'était la grande bataille. Il fallait vaincre ou perdre la face. Tout en haut d'un promontoire rocheux, Piwarg et sa garde dominaient une large plaine dont le sol était couvert d'une terre brune et aride. En marchant, les cohortes d'hommes faisaient voler la poussière en volutes vers le ciel. On entendait un cliquetis lointain ponctué de bruits sourds et cadencés. C'était la mélodie sanguinaire des épées qui frottent au côté des armures et des cottes de mailles, tout cela au rythme d'une marche militaire. Hormis ces bruits de terreur, un silence royal qui ne tolérait que le sifflement aigu du vent. Très loin, plus au nord, sur une hauteur qui se trouvait de l'autre côté de la plaine, Piwarg devinait un immense étendard aux couleurs noir et or, celui des vandorins. Abgrall, leur roi, surveillait les troupes, juché bien à l'abri sur une autre montagne de l'autre côté de la plaine. L'attente pour Piwarg avait quelque chose d'insoutenable. C'était comme un sacrifice annoncé mais qui n'arrivait pas. La plaine entre les flancs rocheux était courbe en son milieu, si bien que les troupes ennemies ne se devinaient pas encore. Elles se découvriront quelques instants avant d'entrer dans une lutte acharnée. La terre aride allait boire du sang. Les hommes qui formaient la garde de Piwarg avaient le visage impassible. L'attente était un supplice qui se lisait dans leurs yeux.

À hauteur de soldats, la scène était encore plus effrayante. Le bruit sourd de leur marche ne couvrait pas celui des boucliers vandorins contre lesquels ces créatures horribles frappaient leurs lances et leurs épées. Les coups répétés se rapprochaient peu à peu. Les hommes, parfois, regardaient autour d'eux, sûrs que ce serait la dernière image qu'ils auront du monde. Cette plaine vue d'en bas ressemblait à une prison aux parois infranchissables. La cadence des vandorins avait commencé à s'accélérer. La rencontre était proche. Peu d'hommes avaient déjà fait la guerre et peu d'entre eux savaient à quoi ressemblait un Vandorin. La dernière guerre contre l'ennemi du Nord remontait à plus de quatre cents lunes et la seule image que les soldats avaient de leur ennemi provenait des contes et des récits de batailles qui peuplaient l'imaginaire des anciens. Le virage au milieu de la plaine était de plus en plus proche, bientôt les troupes se feraient face. Quand on devina les premières pointes de lances, une corne retentit d'un bruit sourd et étouffé.

Cela provenait du rocher sur lequel Abgrall et ses gardes étaient juchés. Les hommes firent halte à leur tour. Le silence était pire que tout, il laissait la place aux démons. Beaucoup d'hommes sentirent à ce moment là leur dernière once de courage s'évanouir. Les vandorins étaient pires encore que dans les récits de guerre des anciens. Ils avaient bien deux têtes de plus qu'un homme déjà vigoureux. Leur peau était grise comme la couleur de la lune. Leurs bras paraissaient très longs en proportion de leurs corps, chaque coup d'épée porté par un tel bras devait rapporter une moisson de têtes. On ne voyait pas le visage de la plupart d'entre eux, caché par un heaume aux couleurs noir et or. Les rares vandorins à la face découverte avaient des traces rouges et noires autour des yeux et sur leurs joues caves. Leurs yeux noirs aussi brillants que de l'onix en paraissaient encore plus menaçants. Avec une précision d'horloger macabre, le premier rang aligna d'immenses haches pourvues à leur sommet d'une pointe aiguisée comme une aiguille. Les petites épées et les lances des hommes ne pourraient sans doute pas grand-chose contre ces instruments diaboliques mus par une force titanesque. Il ne fallait pas attendre plus longtemps, les hommes s'en laisseraient davantage impressionner. Le capitaine général des troupes cria de toutes ses forces après avoir vu la bannière rouge à côté de Piwarg s'abaisser vers le sol. C'est alors qu'une volée de flèches siffla dans les airs, partie du troisième rang des hommes. On entendit les râles rauques des premiers vandorins touchés. La seconde volée fendit l'air sans plus attendre et la réplique vandorine fut cinglante. Les premiers hommes étaient à terre. Les deux premiers rangs s'écartèrent aussi précisément qu'un mécanisme cranté et laissèrent s'échapper une horde de cavaliers qui partit à l'assaut des rangs vandorins. Rares furent les chevaux qui réussirent à passer. La plupart d'entre eux s'embrochèrent sur les pointes des armes tendues et les cavaliers à terre furent aussitôt mis en pièces. Ceux qui du haut de leur monture avaient réussi à passer, fendaient quelques vandorins de coups d'épée avant de connaître le même sort. Les hommes n'avaient plus le choix, ils se lancèrent à corps perdu dans la bataille. Une mêlée de sang, de haine et de peur. L'énergie déployée par les hommes au combat avait permis de mettre à bas un grand nombre de vandorins. Piwarg avait essuyé de grandes pertes, cependant il avait bon espoir de remporter la victoire. Mais pour atteindre son but, il avait cédé à une tentation qui n'allait pas tarder à lui coûter cher. Il utilisa la force d'une scribure contre l'ennemi. Il dévissa le pommeau de son épée et en sortit une fine bandelette de papier qui y était cachée. Il la lut dans une langue que très peu d'hommes pouvaient comprendre et les mots se mirent à résonner très fort. Quand il eut fini de parler, la bandelette se consuma dans les airs, puis une tempête de sable et de poussière s'éleva et retomba comme la foudre sur les troupes vandorines. Les hommes sur l'instant ne comprirent pas ce prodige mais en profitèrent pour reprendre l'avantage. Mais leur succès allait être de courte durée.

Une autre rumeur, plus forte encore, ne tarda pas à gronder. Abgrall lui-même, du haut de son promontoire, s'étonna du spectacle qui s'offrait à ses yeux. Une nouvelle tempête de sable se leva mais au lieu de s'élever

vers le ciel, elle donna naissance à des silhouettes, sortant miraculeusement du sol, et qui devinrent bientôt des soldats de sable. Les hommes furent effrayés et ces soldats gigantesques avancèrent vers eux pour les mettre en pièces. Quand les hommes eurent essuyé beaucoup de pertes, le prodige cessa et ces soldats éphémères retournèrent à la terre. Comme si Piwarg fut soudain puni d'avoir utilisé une scribure. Mais le supplice ne s'arrêta pas là. Les troupes d'Abgrall ayant bientôt écrasé celles des hommes, elles encerclèrent de petits bataillons qu'ils allaient torturer avec la plus grande délectation. Ils en isolaient un, lui coupaient une main, le faisaient souffrir avant de l'achever. Et chacun des hommes du bataillon attendait ainsi que son tour vienne. Piwarg et ses hommes ne purent pas supporter cette horrible humiliation plus longtemps. Mais il était trop tard pour faire demi-tour, Abgrall avait envoyé une escouade de l'autre côté de la vallée. Elle n'eut pas grand mal à en découdre avec les quelques bataillons isolés qui gardaient le passage jusqu'au roi. Mais le roi et sa garde opposèrent une résistance extraordinairement farouche. Tous les hommes à terre, Piwarg tenait encore debout sur sa monture et les coups qu'il portait avec son épée mirent à bas plusieurs vandorins. Il fallut une flèche pour que le bras de Piwarg cesse de tenir vigoureusement son épée. Et encore une fois à terre, Piwarg se défit de son plastron pour se trouver plus léger. De toute façon, il était condamné, mais la mort n'est rien comparée au déshonneur. Il se battit jusqu'à l'épuisement total. Mais les vandorins ne comptaient pas le mettre à mort aussi vite. Abgrall avait bien l'intention de profiter de son trophée. Ligoté comme un fagot de bois, Piwarg fut jeté sur un cheval et conduit sans ménagement jusqu'aux pieds du roi Abgrall. La dernière image qu'il eut, fut le visage des hommes de sa garde gisant au sol, son plastron et son épée abandonnés comme de vulgaires objets.

La chevauchée qui le mena jusqu'au promontoire d'Abgrall lui brisa les côtes. Il fut jeté aux pieds de ce roi sanguinaire comme un moins que rien. Abgrall fit un signe de la main et Piwarg s'attendait à vivre ses derniers instants. Mais il fut jeté dans une cage juchée sur un plateau de bois et tirée par trois énormes chevaux gris. Abgrall et ses gardes ne tardèrent pas à enfourcher leurs montures, Piwarg dans sa cage fermait le cortège. Une lente descente commença, faisant brinquebaler la cage de gauche à droite et ravivant les douleurs de Piwarg à chaque secousse. Le chemin prenait un virage puis il débouchait sur une petite place à flanc de roches. Dès que les troupes vandorines aperçurent leur roi, elles se mirent à crier dans un vacarme de tous les diables. Abgrall se détacha de sa garde et s'approcha un peu plus du vide pour que ses soldats le voient mieux. Il brandit son épée au-dessus de sa tête et ce geste déclencha une seconde salve de cris. Mais ces cris ne furent rien encore à côté de la marée sonore qui monta comme une seule vague à la vue de la cage où se tenait Piwarg. Abgrall resta un long moment à exposer son trophée puis il reprit le chemin de son royaume, sûr que son entière victoire sur les hommes était proche.

Piwarg souhaitait par-dessus tout un duel qui mettrait à l'épreuve son

courage et la force de son bras, même affaibli. Un duel, même perdu d'avance. Mais l'ennemi n'en avait aucune envie. Il voulait l'avilir et l'atteindre au plus profond de lui. Le calvaire du voyage lui fit passer trois affreuses nuits avant de voir poindre au loin la montagne grise qui abritait le royaume souterrain d'Abgrall. De chaque côté de cette montagne élevée comme une pyramide aux confins d'une immense plaine désolée, se dressait une cordillère de pics rocheux acérés comme des lances. Le supplice de Piwarg ne faisait que commencer. Les troupes qui retournaient en leur royaume dégageaient sur la plaine un immense nuage de poussière. Leur avancée était visible des lieues à la ronde.

Piwarg entendit bientôt un bruit sourd et prolongé, comme venu des entrailles d'un profond gosier métallique. Une lourde herse large de plusieurs dizaines de pieds s'élevait lentement. On eut dit une bouche d'ombre béante. Comme une mère ogresse, elle avala les troupes. Piwarg sentit en franchissant la barrière des dents acérées de cette bouche, la fraîcheur de l'ombre s'abattre sur ses épaules. L'intérieur de la montagne était creusé et formait une immense salle dont la voûte s'élevait très haut et se terminait en forme d'ogive. Tout autour, des allées protégées par de lourds parapets en pierre montaient presque jusqu'au sommet de la voûte. Des taches noires qui dansaient à la lumière de torches et de braseros indiquaient que les flancs de la voûte étaient percés de portes qui donnaient accès à une multitude de galeries. L'endroit était sombre mais il n'était pas laid. Sculptés sur les parois, des visages des seigneurs vandorins d'antan, une fresque même qui représentait une scène de bataille. Les parapets n'étaient pas grossiers mais au contraire précieusement sculptés dans de la pierre grise. Par des marches dont la largeur allait en grandissant, on accédait à la seconde partie de cette salle immense qui se trouvait en contrebas. Dans l'axe du sommet de la voûte, le trône de la dynastie des rois vandorins. Il était sculpté dans une pierre noire et brillante comme le jais, le dossier en forme d'ogive était pourvu de pointes sculptées dans la même pierre. Près du trône, s'étendait un espace circulaire autour duquel on pouvait prendre place. Puis, par d'autres marches, on accédait aux salles basses, puis encore à une seconde succession de salles avant l'ultime profondeur qui menait aux cachots tant redoutés. Piwarg ne fut pas tout de suite conduit vers les cachots et les salles où l'on pratiquait des tortures d'une inventivité rare. Il resta dans sa cage, exposé pendant une journée encore aux yeux des vandorins qui franchissaient la grande herse. Il avait un peu d'eau pour survivre et pour tout le reste, il s'arrangeait avec sa dignité. Quoi de plus avilissant que de retourner à un état dont même un animal refuserait l'indécence ? Quand l'humiliation fut bien entamée, Piwarg fut enfin amené vers les cachots. Il sortit de sa cage où il ne pouvait ni s'allonger tout à fait ni tenir debout. Quand ses membres se redéploièrent à nouveau, il sentit une intense douleur envahir son corps affaibli. À nouveau debout, son estomac lui parut encore plus vide. Il fallut deux gardes, deux géants vandorins, pour le porter jusqu'à la dernière profondeur. Tapi au fond de sa prison, la roche nue et froide fut plus confortable que l'infecte cage. On



lui jeta une gamelle remplie d'une bouillie qui sentait le rance et un quignon de pain aussi dur qu'un caillou. Avant de sombrer, il eut le temps d'apercevoir une silhouette noire qui s'approcha de son visage. Puis celle-ci ressortit en refermant derrière elle la porte du cachot.

Pendant ce temps-là, une arrière-garde d'Amladrir découvrait le champ du désastre. Les corps des hommes s'étendaient d'un bout à l'autre de la plaine. Des chevaux s'étaient raidis les quatre fers en l'air et les mouches commençaient à bourdonner sur leurs ventres. Ils étaient une trentaine d'hommes à former cette arrière-garde et les cadavres d'au moins trois mille de leurs frères jonchaient le sol. Ils reviendraient leur rendre les derniers honneurs, mais avant cela, il fallait trouver le roi. Personne ne retrouva sa dépouille au milieu des milliers de corps. Les hauteurs d'où il devait d'abord diriger le combat étaient désespérément désertes. L'arrière-garde en prit le chemin et retrouva à terre l'épée du roi et son plastron. Il avait été privé par l'ennemi de ses atours de seigneur, pensèrent-ils. Les vandorins ne les avaient sans doute pas emportés comme trophées, trop heureux de leur capture. Ils ne virent aucune trace de sang. Mais il était trop tard pour savoir où on l'avait exactement emmené. L'évidence était trop aveuglante, leur roi ne pouvait avoir suivi d'autre chemin que celui de l'ancre des vandorins. Un silence parcourut la petite troupe à l'idée que Piwarg se trouvait à la merci d'Abgrall. Puis les hommes repartirent en silence, suivant leur capitaine qui tira sur la bride de son cheval. Les soldats lui emboîtèrent le pas et ils partirent en trombe, les sabots des chevaux arrachant des mottes de terre. Il fallait reprendre la route d'Amladrir en espérant ne pas croiser quelques vandorins en patrouille sur la bordure nord.

## 2

### Amladrir

Thirina était montée jusqu'au rempart nord pour essayer d'apercevoir le retour du roi son époux. Mais elle n'avait pas beaucoup d'espoir que les hommes vainquent les hordes vandorines qui s'étaient multipliées plus vite que de la vermine. C'était folie, pensait-elle, de s'être lancé dans cette guerre avec tant de haine et sans l'appui des autres cités. Seul Fort d'Amdro avait répondu à l'appel de Piwarg mais le bras valeureux de ses hommes ne suffirait pas pour en découdre. Les Argus la regardaient appuyée sur le rempart scrutant l'horizon. Ils n'osaient pas lui dire qu'il n'était pas bien pour elle de rester ainsi sous le souffle des vents glaciaux. Le crépuscule faisait rougeoyer l'horizon comme un mauvais présage. Elle resta ainsi sans bouger jusqu'à ce que la nuit ait recouvert la large plaine qui bordait Amladrir du nord au sud en balayant le flanc est. Les Argus s'écartaient sur le chemin de ronde pour la laisser regagner le palais. Trois interminables nuits, qu'elle attendait le retour des premiers hommes revenus des terres vandorines. Aucune parole, aucun regard, ne pouvait la reconforter. Si, il y en avait bien un mais il était clos à cette heure-ci et plongé dans des contrées qui sont celles des rêves de l'enfance. Son fils Ethelen qui avait tout juste passé sa cinquième année dormait profondément. Et elle commençait à redouter que son jeune garçon se réveille orphelin. C'est au moment où l'espoir s'évanouissait complètement, que le galop d'une troupe se fit entendre et un Argus donna l'alerte en sonnant de son cor. Elle remonta précipitamment les marches de pierre qui conduisent au chemin de ronde, bousculant les Argus comme un soldat en pleine bataille. On tira une volée de flèches à mèches pour voir qui approchait. La bannière qui flottait était celle d'Amladrir et elle n'arborait pas le ruban noir, signe de la mort du roi. Mais cette garde qui revenait de la bordure nord paraissait comporter bien peu d'hommes. Thirina ne prit pas la peine de retourner au palais, elle se rendit à pied vers la herse d'une des nombreuses petites portes par lesquelles passaient les soldats et leurs montures. Une escorte d'Argus se forma autour d'elle. Elle ouvrait de grands yeux qui disaient sa détresse, elle chercha dans les yeux du capitaine la nouvelle qu'il allait lui apprendre :

— Vous êtes si peu nombreux à être revenus ?

Le capitaine ne répondit pas tout de suite à la reine Thirina, il descendit d'abord de son cheval, ôta son casque et s'inclina avant de parler :

— Ma reine, les nouvelles que j'apporte sont aussi noires que la nuit. Nous sommes la dernière garde à revenir vivante du combat. Nous n'avons pas retrouvé trace de Piwarg.

À ce moment-là, Thirina se sentit défaillir. Le capitaine soutint l'un de ses

bras et continua bien vite :

— Mais nous avons retrouvé le plastron et l'épée de Piwarg, ce qui est d'ailleurs étrange... et aucune trace de sang. Il est sans doute en vie et aux mains de l'ennemi.

De la tristesse, le visage de Thirina était passé à l'affliction. La captivité de son époux lui parut encore pire que la mort quand on sait le sort qui l'attendait sans doute. Thirina ne prononça pas d'autres paroles. Elle s'en retourna au palais, portant le poids d'une attente et d'une incertitude insoutenables.

Les soldats se dispersèrent entre les écuries et la salle des gardes. On déposa dans cette salle l'épée et le plastron du roi qui devaient être nettoyés, peut-être déjà comme des reliques. Le roi ne se préparait jamais à la guerre loin de ses hommes, il était parmi eux pour revêtir son armure, comme chacun de ses autres soldats. Les Argus veillaient au soin apporté aux armes, aux armures et aux pièces de guerre. Mais cela ne représentait qu'une infime partie de leur mission. Ils veillaient nuit et jour sur la cité d'Amladrir, se relayant sans discontinuer pour surveiller la cité et ses alentours. Ils faisaient vœu de ne jamais quitter la cité le temps de leur service et leur probité était déjà légendaire bien au-delà des frontières d'Amladrir. Un Argus qui mentirait était un homme déjà mort. Le code des Argus prévoyait que si l'un d'entre eux se rendait coupable de mensonge, et pire encore, de trahison, il serait jeté du haut des remparts de la cité dont il n'était pas digne. Une fois seulement, dans toute l'histoire de la cité, un Argus fut condamné à cette peine. Et cette condamnation remontait tout juste à cinq lunes. Parmi les Argus, avait trouvé place un homme du clan Fanwill. L'un des clans qui vivent dans une autre partie de ce monde, bien plus à l'est, dans le pays des mines. Un pays qui attire les convoitises de ce monde car il concentre des richesses que beaucoup de cités aimeraient posséder. Des mines de fer, d'or et par-dessus tout de kalkopyre, la pierre la plus précieuse de toutes. Et de longue date déjà, les Fanwill ont troqué leur honneur contre la cupidité. Et ils s'avilissent depuis des années déjà pour s'arroger le pouvoir en s'assurant l'appui des vandorins. Un traître parmi les Argus fut un coup de poignard dans le cœur d'Amladrir. L'influence vandorine devenait tentaculaire. Il ne fallait pas qu'elle étouffe par la peur et l'attrait des richesses l'honneur des hommes. Ceux qui cédaient devaient être sévèrement punis.

Quelques jours après la bataille, on commença à s'occuper de ce qui restait de l'équipement de Piwarg. Le plastron, d'une couleur d'argent brillant portait les éraflures de quelques épées. L'argus qui était en train de s'en occuper frotta les griffures pour les faire s'évanouir dans l'éclat du métal. Puis, il renoua les lanières de cuir à hauteur des épaules pour joindre les deux parties du plastron. Un petit objet tomba avec un bruit étonnement sourd sur le sol aux pieds de l'Argus. L'armure du roi était toujours vérifiée sous toutes ses coutures avant qu'elle ne soit revêtue. Et pourtant, un objet s'y trouvait. Soit le roi l'y avait placé lui-même, soit quelqu'un avait trouvé le moyen de l'y dissimuler. Dans tous les cas, il ne fallait pas perdre un instant pour ne pas devenir le premier suspect. Il eut un bon instinct en montrant

sa découverte aux trois autres Argus qui se trouvaient à ses côtés, puis il alla trouver le commandant de la garde. Celui-ci ne s'alarma pas aussi vite. Il demanda à l'Argus d'apporter cette pierre à la reine. Elle seule pouvait savoir de quoi il s'agissait. Rien de plus qu'un petit objet offert par Thirina sans doute, en guise de témoignage avant le départ. L'Argus voulut insister mais le commandant le congédia d'un geste de la main. Il s'exécuta et partit d'un pas pressé, parcourut deux courtines avant de descendre au niveau des jardins intérieurs du palais. Mais il y fit une rencontre qu'il n'aurait pas dû faire. Quelqu'un tapi dans l'ombre des arbres attendait. Quand il reconnut la silhouette qui se dessinait, l'Argus eut du mal à cacher sa surprise. Mais il n'eut pas le temps de prononcer un mot. L'homme qui s'avançait vers lui, dégaina un poignard et lui transperça le ventre. Il plaça sa main sur sa bouche pour étouffer le cri. Il ne leur fallut pas longtemps pour prendre la fuite. La pierre, tombée sur des feuilles sèches, était restée à côté de l'Argus. L'homme n'avait pas eu encore le temps de la ramasser avant d'aller se cacher bien vite dans les buissons. Mais le cri, bien qu'étouffé, n'avait pas échappé à l'oreille des autres Argus, qui à leur tour dévalèrent les escaliers de la tour au bas de laquelle se terminaient les jardins. Ils virent le corps gisant au sol et sonnèrent immédiatement l'alerte. Les Argus traversèrent les jardins en direction de la ville. Les jardins se terminaient par des terrasses en escalier, puis un mur d'enceinte les séparait de la cité en contrebas. L'escouade surplomba ce dédale de ruelles et de maisons dans lequel le ou les coupables avaient pu s'échapper. Il fallait leur reconnaître de l'adresse et de la célérité. Cela ne servait à rien d'alerter la cité, cela créerait de la confusion, pensa le capitaine de la troupe. Il valait mieux s'en retourner au palais et en aviser la reine. Pendant ce temps, l'homme sortit d'un trou entre les buissons, une cache bien dissimulée que seul un connaisseur des lieux pouvait retrouver aussi vite. Il récupéra la pierre et s'échappa pour de bon.

Thirina n'arrivait pas à dissiper sa profonde angoisse. Il fallait qu'elle parle au conseil et au peuple d'Amladrir. Mais qu'allait-elle leur annoncer au juste ? Que leur roi Piwarg était introuvable ? Sans doute souffrant dans d'affreuses tortures et qu'il fallait attendre que l'ennemi nous renvoie sa dépouille ou bien annonce sa mort ? L'humiliation et l'ignominie n'étaient pas des mots assez forts pour exprimer ce que ressentait Thirina en cet instant. Elle était dans la salle des cartes, à faire les cent pas. Thétis, sa confidente, était à ses côtés, impuissante à consoler la reine. On leur avait déplié les cartes des Territoire du Nord et elle occupait ainsi son temps à tenter de trouver les chemins qui mèneraient le plus discrètement possible jusqu'à la montagne des vandorins. Il ne pouvait être enfermé que là-bas, elle en était certaine. C'est à ce moment là que l'envoyé de la garde fit son entrée. Thirina s'arrêta soudainement de parler et elle fixa le garde, comme si elle sentait que son sort à venir était suspendu à ses lèvres.

— Ma reine, un Argus a été retrouvé mort au pied de la tour des gardes.

Le visage de la reine se ferma un peu plus et ses traits prirent un air de profonde gravité.

— Conduis-moi jusqu'à l'endroit où cela s'est passé.

Sans dire un mot de plus, le soldat s'écarta pour laisser un passage puis suivit la reine qui fut bientôt accompagnée et entourée par d'autres gardes du palais.

— Ma reine, ce n'est pas un spectacle pour vous, dit le capitaine de la garde.

— Écarte-toi, la vue du sang n'est rien à côté de ma douleur.

Arrivée sur place, elle s'accroupit et le bas de sa robe trempa dans un peu de sang. Elle sentait qu'on la regardait et dit :

— De toute façon, il n'y aura bientôt plus de roi pour me regarder. Qu'importe cette robe...

Elle allait se relever quand elle sentit le regard insistant de l'Argus pesé sur elle. Il lui dit :

— Ma reine, ceci a été retrouvé dans l'armure de Piwarg.

Au moment où le garde tendait le bras vers l'endroit où était tombée la petite pierre, il vit qu'elle n'y était plus.

Il y eut un instant de silence puis le capitaine reprit :

— Ça par exemple ! Elle était là il y a encore un instant ! Et vous ?! Qu'en avez-vous fait ? hurla-t-il à l'oreille des autres gardes qui entouraient le corps de l'Argus.

Tous se regardèrent avec effarement. La pierre avait disparu. Thirina croisa le regard de chacun des gardes mais il n'y avait pas une once de mensonge dans leurs yeux. La reine Thirina partit en silence. On entendait l'étoffe de sa longue robe voleter dans les courants glaciaux qui balayaient la tour nord.

### 3

## Les origines

Le pouvoir des signes qui guide la création de toute chose. L'arithmétique des lettres et des chiffres, reflets miniatures des substances qui composent chaque objet, chaque être. La parole donna naissance au monde et à toutes les créatures qui l'habitent. Suprême acte de partage, la lumière des mots, la force de leur incantation inondèrent l'esprit des premiers hommes. Mais c'était sans compter sur l'inventivité et la malice de toutes les créatures qui foulaient cette terre. Un peuple surtout, en qui brûlaient le feu de la concupiscence et de la domination, l'envie de soumettre chaque peuple. La force, le créateur, on l'appellera comme on voudra, qui donna le premier élan au monde, n'avait pas cherché à instiller l'idée du mal dans ses créatures. Mais celle-ci naquit d'elle-même, et elle était d'une origine qui demeura inconnue.

Le génie de la parole créatrice donnait naissance aux éléments par la grâce des mots. La parole était plus précieuse et plus pure que l'or. Le spectacle de la métamorphose des paroles était merveilleux à regarder pour les profanes que nous sommes tous devenus aujourd'hui. C'était d'abord comme une buée diaphane qui s'épaississait en brouillard, puis la fumée légèrement trouble prenait des teintes à faire pâlir le plus grand des artistes. Il y avait des bleus, des pourpres, des violets, des noirs, des argents qui s'animaient les uns après les autres puis en même temps et qui formaient des volutes extraordinaires. Puis soudain, une silhouette en filigrane prenait forme dans les airs. Qui disait arbre voyait en apparaître l'esquisse. Un tronc qui n'était pas plus épais qu'une baguette venait se planter dans le sol puis des rameaux poussaient leurs pointes légères vers le ciel. Enfin de délicates feuilles vertes s'épanouissaient comme de petites corolles laissant éclater leur tendre couleur verte. Mais si un élément naturel était créé, il ne pouvait l'être qu'au premier âge de sa vie. Jamais l'on aurait vu se planter dans le sol un arbre gigantesque, ni même le jaillissement d'une source devenir aussitôt un fleuve. Soin était laissé aux créatures habitant ce monde de faire grandir ce qui leur était ainsi donné. La seule création qui fut laissée aux hommes était celle des enfants. Aucune parole ne suffisait pour insuffler la vie au plus jeune des êtres. Mais pour le reste, les mots et les couleurs avaient encore leur force propre. Ils étaient de chair et de terre et les hommes étaient unis à eux par les fils de la parole.

Les couleurs s'imposent à l'esprit de tous comme les expressions évidentes des émotions et parfois des objets. On marque un jour d'une pierre blanche ou bien d'une pierre noire, selon qu'il fut heureux ou malheureux. On porte le noir tout comme l'on porte le deuil. La couleur s'incarne en la présence de la mort. Le blanc appelle la lumière, convoque la pureté et

nombreuses sont les cérémonies où il apparaît. L'ordre du monde fut ainsi orienté par un spectre de couleurs, autant de nuances qui sont autant de mots, dont l'auréole universelle parlait à chacun. Nous vivons dans les vestiges de ce temps glorieux.

Mais un jour, le mauvais pas fut franchi. L'harmonie des couleurs à la portée de tous fut réduite en un chaos infernal qui abattit sur la terre la tristesse et la torpeur. Quelques hommes seulement furent à l'origine de cette catastrophe. Ils voulurent jouir exclusivement du bien qui leur fut donné. Pour en priver le reste du monde, ils inventèrent un stratagème aussi puissant que diabolique. Le peuple des vandorins, qui était l'un des premiers à habiter ce monde, se servit de la parole créatrice pour faire croître au pied des montagnes une immense forêt, la plus grande que le monde n'ait jamais connue. La forêt grandit pendant des centaines de lunes avant que les troncs s'enracinent puissamment dans le sol. Cette forêt leur servit d'abord à construire une flotte gigantesque, des navires qu'ils voulaient robustes et plus puissants que ceux des autres flottes. Les arbres abattus leur servirent ensuite à construire des milliers, des centaines de milliers de flèches, qui furent leur véritable trésor. Le reste de la forêt enfin allait leur servir à une cruelle tâche. Ils parcoururent le monde à la recherche des peuples dont ils ignoraient l'existence. Ils tuèrent et massacrèrent tous ceux qui se trouvaient sur leur passage. Ils prirent soin de commencer la guerre en partant du point le plus éloigné qu'ils purent atteindre, là où le monde se perdait dans le froid mordant et les glaces. Avant que la nouvelle de la guerre ne se répande jusqu'aux abords de leurs contrées, ils auraient regagné leurs terres.

Ils se doutaient bien que la réplique des autres peuples menacés serait cinglante, mais ils s'étaient préparés à une guerre sans merci. Leur lâcheté n'eut alors d'égal que leur inventivité. À chaque fois qu'ils abattaient des arbres, ils le faisaient toujours au plus profond de la forêt, créant ainsi des clairières de forme circulaire qui pouvaient chaque fois contenir plusieurs centaines d'hommes. Et ainsi au fil des années, ces endroits se multiplièrent dans la forêt. Ce devait être un horrible piège. La cité du peuple des vandorins était bordée par les mers Céanotes à l'ouest et par l'épaisse forêt à l'est. La réplique des autres peuples ne pouvait venir que par la forêt. Et le jour arriva où les peuples menacés se liguèrent en troupes pour venir détruire l'ennemi dans sa cité. Ils ne se doutaient pas un instant des affres qui les attendaient. Quand toutes les troupes furent engagées dans la forêt, des lignes de soldats vandorins vinrent fermer la forêt sur sa bordure est avec une armada d'archers. Des milliers de flèches furent tirées, mais cette fois-ci elles étaient toutes enflammées. Pris au piège dans les clairières, les troupes adversaires virent peu à peu naître devant et derrière eux un rideau de flammes qui les retenait prisonniers. Le brasier était tel qu'il était impossible de s'en échapper. De la cité vandorine, on vit se lever l'incendie auquel se mêlaient les cris déchirant des hommes qui brûlaient. Les peuples qui étaient venus affronter les vandorins disparurent ainsi dans les flammes et dans la haine.